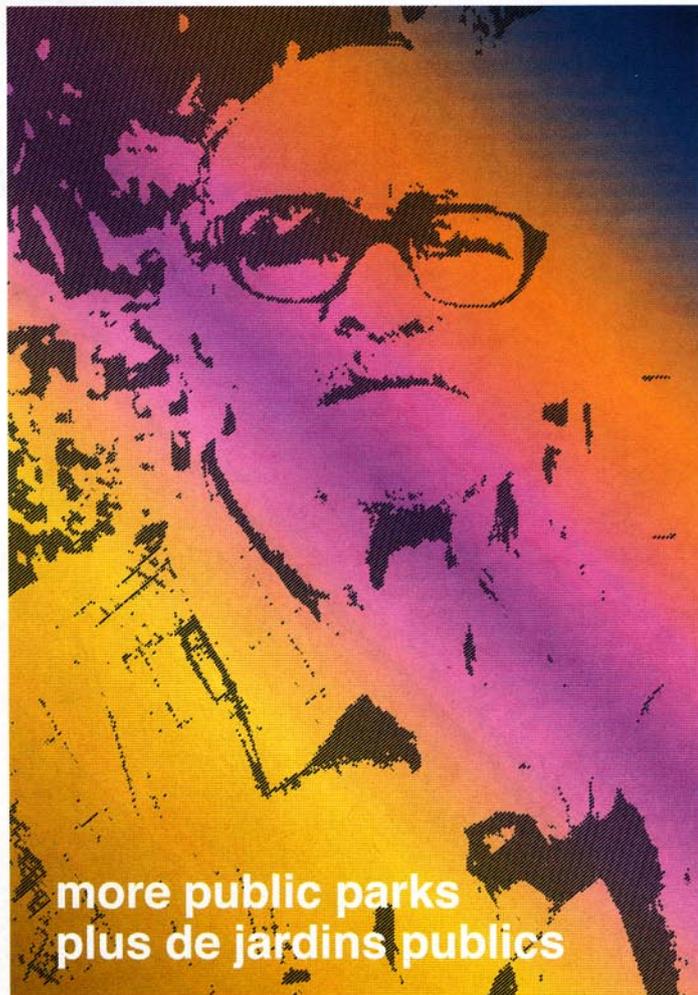


# Liam Gillick

**HOMME DU MOIS** Adeptes des fictions politiques, l'artiste anglais revisite l'utopie sociale ouvrière à la galerie Air de Paris trente ans après.



ARTISTE ET... CRITIQUE D'ART, IL EST PASSÉ MAÎTRE DANS LA MANIÈRE DE METTRE EN SCÈNE LES RÈGLES DU JEU COMPLEXES DE NOS SOCIÉTÉS CAPITALISTES. «MORE PUBLIC PARKS» DE LIAM GILLICK (2004). COURT. AIR DE PARIS.

→ Plus qu'un style, c'est une griffe qui accompagne certains artistes pour une série d'œuvres ou, parfois, tout au long de leur production. Des bandes de couleurs de 8,7 cm de largeur, c'est le sceau de Daniel Buren. Des mannequins dénudés et immobiles lors d'une performance dans une galerie, celui de Vanessa Beecroft. Et si vous rencontrez un mammifère immergé dans un aquarium de formol, il y a de fortes chances pour que vous trouviez devant un Damien Hirst.

Avec toute une série de splendides écrans d'aluminium et de plexiglas coloré, disposés telles des cloisons, Liam Gillick a lui aussi créé une esthétique reconnaissable au premier coup d'œil. Pour son exposition chez Air de Paris, il passe pourtant à autre chose. De nouvelles images et éléments de design ont été conçus : lettres suspendues en métal, peintures murales et affiches construisent une scène. Ne nous méprenons pas : cette plastique séduisante – vaguement inspirée de l'art minimal –, géométrique, colorée et parfaitement manufacturée, ne doit pas éclipser une majestueuse dimension narrative. Comme souvent, un livre, intitulé «Construction to One», accompagne l'exposition, et les œuvres semblent extraites de ce récit comme pour en matérialiser les passages clés. C'est là, dans l'écriture et la fiction, que réside toute la singularité du travail de l'artiste.

Né en 1964, issu du célèbre Goldsmith College de Londres, Liam Gillick exerce d'ailleurs une activité de critique d'art : chose rare pour un artiste. Passé maître dans la manière de mettre en scène les règles du jeu complexes de nos sociétés capitalistes, les installations de Gillick plongent ainsi le spectateur dans une fiction d'une incroyable richesse. Dans les couloirs souterrains de la Maison Blanche ou au siège d'une importante multinationale, les personnages, réels ou fictifs, traversent les époques, participent à la course frénétique au pouvoir. Négociations, compromis et complots, stratégies sociales et politiques sont au cœur des relations

humaines. Une course effectuée dans une logique de paranoïa, qui n'est pas sans évoquer la série britannique «le Prisonnier». D'instinct, comme s'il y avait une énigme salvatrice à déceler, le spectateur cherche à assembler les différentes séquences du scénario, dans un cheminement proche des jeux de rôles.

Ici, la fiction s'est concentrée sur un groupe d'ex-ouvriers qui se retrouvent dans les locaux de leur ancienne usine automobile, abandonnée, pire, livrée aux fantômes des utopies sociales des années 60-70. Nostalgiques de leur activité professionnelle révolue, ils réfléchissent à des idées capables de restaurer les modèles révolutionnaires de productivité et d'égalité sociale qui faisaient la force de leur entreprise. Pour faire revivre aujourd'hui cet idéal d'économie équitable, ils décident de redécorer les lieux et de restaurer l'esthétique de leurs revendications en produisant de nouveaux objets de propagande.

La quinzaine d'affiches, les peintures de diagrammes et les lettres suspendues exposées dans la galerie représentent donc le fruit de cette réflexion. Les slogans de propagande deviennent alors : «Vacances ! Vacances ! Vacances !», «Un futur plus sûr», «Plus de jardins publics», ou encore «Tout pour le bonheur du peuple». Dotés d'un graphisme au psychédélisme d'un nouvel âge, les portraits des personnages s'entourent d'un halo menaçant. De ces posters émane désormais un parfum de suspicion, d'anachronisme. Et si ce relookage révélait, plutôt qu'un recyclage contemporain d'idées et de formes anciennes, la corruption des classes laborieuses, de l'ADN social ? Et si ce véritable moment de pensée sociale collective d'antan – que Liam Gillick a côtoyée dans sa jeunesse anglaise – n'avait été purement et à jamais effacé du présent ?

Jusqu'au 29 mai. Air de Paris. 32 rue Louise-Weiss, 75013 Paris. Tél: 01 44 23 02 77.

CHARLES BARACHON